N° 811. MERCREDI 22 AVRIL 1863. 7me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Bourse.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

21 avril 1863.

Le bruit de la prise de Puebla a couru aujourd'hui à la Bourse, il est prématuré. On attend la confirmation de l'investissement de cette place annoncée hier par une dépêche de Cadix sur laquelle le *Moniteur* garde le silence.

Les dernières nouvelles de la Vera-Cruz sont du 22 mars. Une dépêche de Cadix annonce que la ville de Puebla, ayant refusé de capituler, a été attaquée le 16.

La Suède, en sa qualité de puissance signataire des traités de 1815, a envoyé une Note à la cour de St-Pétersbourg et demande des améliorations au sort de la Pologne.

On attend avec une certaine inquiétude les explications qui ne peuvent manquer d'avoir lieu dans le Parlement anglais au sujet du différend maritime survenu entre les États-Unis et la Grande-Bretagne.

Les graves difficultés survenues entre les Etats-Unis du nord et l'Angleterre vont mettre en question les droits maritimes des deux pays. On comprend toute la gravité de la situation et déjà le cabinet de Londres songe à trouver un appui et tourne ses regards vers la France. L'Angleterre, incapable qu'elle est de se mesurer avec qui que ce soit même à armes égales, il ne s'agit plus pour elle d'imposer ses volontés aux plus faibles. La fière Albion s'humiliera donc pour ne pas recevoir, aux applaudissements du monde entier, la terrible leçon qu'on se dispose à infliger à son abominable égoïsme.

On prétend que le gouvernement russe va concentrer en Courlande un corps d'observation qui aura son quartier-général à Milan, et qui sera chargé de surveiller la frontière de mer de cette province, et qu'on même temps une division navale sera envoyée à Riga pour surveiller le golfe de Livonie.

On lit dans le Bulletin du *Moniteur* :

« La correspondance de Londres témoigne d'une émotion croissante dans les principales villes d'Angleterre, à propos des rapports, fort tendus, avec les Etats-Unis. »

« De graves questions de droit maritime sont engagées dans les contestations survenues. Le navire faisant le service des malles anglaises pour Matamoras refuse de partir sans une garantie formelle du Foreign-Office. »

» Les dépêches privées de Cracovie témoignent d'une nouvelle activité de l'insurrection polonaise depuis la publication de l'amnistie. Le gouvernement de la Gallicie vient de prendre de nouvelles mesures contre le passage, devenu fréquent, de détachements se rendant en Pologne pour prendre part à l'insurrection. »

J. REBOUX.

Le *Courrier de l'Algérie* vient de recevoir un deuxième avertissement à l'occasion de sa polémique sur le sénatus-consulte relatif à la propriété arabe dans notre colonie.

On lit dans le *Times* :

» On est beaucoup étonné aujourd'hui de la publication d'une lettre de M. Adams, le ministre des Etats-Unis à Londres, qui accorde avec plaisir un passeport à un navire destiné à Matamoras et chargé d'armes et de munitions pour le service des Mexicains en guerre contre la France, et qui assume le droit d'être l'arbitre relativement aux navires dont le commerce avec l'Angleterre doit être considéré comme honnête ou déloyal.

» Cet étonnement a été si grand, que beaucoup de personnes ont pensé qu'il devait y avoir quelque méprise dans l'affaire. Toute explication de M. Adams sera naturellement reçue avec respect ; le public peut être convaincu que le fait de l'exhibition de la lettre, qui est tout entière de la main de M. Adams, ainsi que la proposition d'assurance pour 110,000 livres sur un navire destiné à porter des munitions de guerre d'un port du Royaum-Uni à Matamoras, sont des points, à ce qu'on croit, qui ne sauraient être contestés.

»Sur la somme proposée, 80,000 devaient être affectés aux munitions de guerre ; et 20,000 au navire et au fret, et l'assurance devait garantir la capture ou la destruction. Il savait aussi que les deux messieurs qui sont spécialement nommés par M. Adams comme les intéressés auxquels il a délivré « avec plaisir » le certificat ou le passe-port en vue du but « honorable » qu'ils se proposent d'atteindre, sont M. Howell, fournisseur américain, et le général Lirman, de l'armée mexicaine, et ce sont les agents de ces personnes qui ont fait des démarches pour effectuer l'assurance. »

Voici le texte de la lettre adressée à l'amiral Dupont, commandant de la flotte fédérale, à laquelle le *Times* fait allusion :

« Légation des Etats-Unis,
Londres, 9 avril 1863.

» Parmi le grand nombre d'entreprises frauduleuses et déloyales, organisées dans ce pays pour fournir des secours aux rebelles dans les Etats-Unis, sous le prétexte d'une destination à quelque port du Mexique, il m'est agréable d'en discerner une qui a un but différent et honorable.

» MM. Howel et Lirman m'ont fourni des preuves, parfaitement satisfaisantes pour moi, pour me convaincre qu'ils se rendent réellement à Matamoras avec une cargaison destinée aux Mexicains. Je leur donne donc avec grand plaisir ce certificat à leur demande. Le gouvernement des Etats-Unis n'est disposé à s'immiscer en aucune façon dans le commerce neutre honnête, et il est profondément à regretter que les fraudes qui ont été pratiquées dans ce pays sur une si vaste échelle aient tant contribué à le mettre en suspicion.

» CHARLES-FRANÇOIS ADAMS. »

Pologne.

On lit dans le *Czas* du 15 avril :

« On regarde l'envoi du géneral de Berg à Varsovie comme le prélude du rappel du grand-duc et du marquis Wielopolski. On assure qu'on a déjà fait entendre au grand-duc que sa présence était vivement désirée par sa famille à Saint-Pétersbourg. Le grand-duc aurait répondu nettement qu'il n'abandonnerait son poste que sur un ordre exprès de l'Empereur. On trouve à St-Pétersbourg que le grand-duc et le marquis Wielopolski ne sont pas assez énergiques pour la répression de l'esprit révolutionnaire. On les accuse de douceur, et voilà certes un reproche qu'on n'aura jamais à adresser au général de Berg.

» Une nouvelle rencontre a eu lieu entre Kolo et Konin (Palatinat de Kalisch). Elle se serait terminée à l'avantage des insurgés. Le prince Wittegenstein, qui commandait les Russes, aurait été forcé de se retirer en désordre.

» Nous recevons de Varsovie la nouvelle d'une rencontre qui a eu à Broszencin. Le chef des insurgés, M. Cieszkowki, a combattu tout le temps à la tête de son corps avec un courage admirable. Grièvement blessé, il se retira dans le château voisin de Lesmaki où il fut découvert par les cosaques et égorgé dans son lit. Le fils du propriétaire du château, M. Kozlowski, bien qu'étranger à l'insurrection, aurait été également assassiné.

» L'insurrection s'étend et se renforce dans le Palatinat de Kalisch. Tous les ouvriers de la ville industrielle de Turck ont abandonné leurs ateliers pour se joindre aux insurgés.

» Les lettres de Sandomir et d'autres localités constatent l'affluence des volontaires. On dirait que les hommes sortent de sous terre ; malheureusement la plupart sont réduits à errer dans les forêts sans pouvoir combattre, faute d'armes.

« En Lithuanie le petit corps de Narbutt harcèle sans cesse les moscovites dans le district de Lida. Le courage et l'habileté de ce chef lui ont déjà acquis une immense popularité. Pour les soldats russes, le nom de Narbutt est un épouvantail.

« Les Popes russes ne cessent de prêcher aux populations des campagnes la haine et le mépris de la noblesse. Ces provocations s'étant produites dans les terres du colonel prince Wittgenstem, les paysans se jetèrent sur l'intendant des domaines du prince, un Allemand appelé Hartig qui, ayant réussi par miracle à s'enfuir, se rendit en toute hâte à Minsk pour requérir l'assistance militaire. Le général commandant s'excusa en alléguant le manque de troupes. Hartig se rendit alors à Vilna et obtint du général Nazimoff un détachement de troupes qui se rendit sur les lieux. »

Italie.

On écrit de Rome, 13 avril :

« L'anniversaire du retour de Gaëte (12 avril 1850) a été l'occasion d'une éclatante démonstration des Romains en faveur du Pape. On n'avait jamais vu à Rome d'illumination aussi générale, aussi brillante que celle de dimanche soir ; elle rappelait les jours du plus grand enthousiasme pour Pie IX. Le Corso était illuminé au gaz ; sur la place de la Minerva on avait élevé un temple gothique éclairé avec goût. Des transparents en l'honneur du Pape et de Rome pontificale avaient été placés sur les places du Panthéon, du pont St.-Ange, de Scottacavalle et de St.-Nicolas.

» Mais le spectacle le plus beau était la place Havona où l'affluence était énorme. La fontaine monumentale du centre a été illuminée pendant quatre heures avec des feux de Bengale. L'effet était extraordinaire ; cette immense place ressemblait à une salle de bal. Toutes les images de la Vierge qui se trouvent en grand nombre sur les murs des maisons, étaient richement illuminées. Une foule immense n'a cessé de circuler dans la ville pour jouir du spectacle des illuminations. En divers endroits, les musiques militaires ont joué jusqu'à une heure avancée. Tout s'est passé avec le plus grand ordre.

» Dimanche, le St.-Père s'est rendu à l'église de Sainte-Agnès où le 12 avril 1855 il a failli perdre la vie. Sa Sainteté y a entendu la messe.

» En retournant au Vatican, le Saint-Père a reçu de chaleureuses ovations. »

Prusse.

On écrit de Berlin, le 19 avril :

« Le *Moniteur prussien* ne publie pas la dépêche télégraphique contenant l'analyse de l'article du *Constitutionnel* sur la question polonaise. On croit ici que la Russie répondra aux dépêches des trois puissances, par la déclaration de vouloir s'en tenir *rigoureusement* aux obligations qui lui sont imposées par les traités de 1815. Une telle réponse, qui équivaudrait à un refus, provoquerait sur l'article I de l'acte final de Vienne, des discussions qui ne pourraient guère aboutir à autre chose qu'à un échec diplomatique des trois puissances où à la guerre.

» Néanmoins, on croit ou on feint de croire ici à la paix, et pour faire admettre cette croyance, on revient toujours à ce prétendu rapprochement entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. A l'occasion de ce revirement, on va même jusqu'à parler du rappel prochain du prince de Metternich, dont les vues différeraient trop de celles du cabinet de Vienne. Tous ces bruits se réduiront à la probabilité que l'Autriche, sans vouloir se rapprocher de la Prusse, tâchera de se tenir plus que jamais dans la réserve dans laquelle la Prusse n'a pas su malheureusement se maintenir dès le début de l'insurrection polonaise. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Berlin, 19 avril.

L'*Invalide russe* publie la dépêche suivante, en date de Vilna, 19 avril : Le détachement du colonel Bogerianoff envoyé à la poursuite d'une bande de rebelles,

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 22 AVRIL 1863.

— N° 11. —

BERTHE.

X. (Suite).

— Pardon ! reprit Cyrille. Pour se consacrer entièrement à ses semblables, il faut une vocation innée, privilege des cœurs purs et forts, et je ne le possède point. Je soigne mes affaires et remplis mes obligations matérielles et morales avec une scrupuleuse fidélité ; tous les ans je visite nos terres pour m'assurer si personne n'a lieu de se plaindre, et puis j'accompagne mes parents où bon leur semble de se fixer, tantôt à droite, tantôt à gauche. Mais dire que mon cœur y trouve son entière satisfaction, qu'il ait rompu pour toujours avec l'espérance et les désirs, étouffés par la conscience de l'accomplissement de mes devoirs, cela m'est impossible : ce serait un mensonge. Il n'y a que l'amour, un seul amour exclusif qui me rende heureux ; je ne puis donc pas l'être que vous n'y répondiez. — Non pas aussi exclusivement, ajouta-t-il, comme Berthe allait l'interrompre. Mais vous le ferez cependant un jour... j'en ai la confiance ! Vous vous fatiguerez de vos fleurs et de vos comptes, et alors vous m'appellerez. »

Incapable de parler ni de réfléchir, Berthe l'écoutait dans une muette stupéfaction. Ses traits étaient immobiles, ses lèvres sèches, ses yeux vitreux, comme si la vie se retirait d'elle.

« Une année est bien longue, Berthe, reprit Cyrille, et dans chaque minute de ses innombrables heures on a sujet de bénir ou de maudire l'existence. A l'expiration de cette année, vous recevrez de moi une lettre qui ne contiendra que ces mots : « M'aimes-tu encore, et veux-tu être à moi ? » Si tu réponds affirmativement, il te sera très-facile de rompre ton mariage simulé. Je compte là-dessus.

— N'y compte pas, murmura-t-elle.

— Je crois, en vérité, que tu préférerais mourir ! » dit-il avec amertume.

Deux larmes roulèrent lentement sur les froides et pâles joues de Berthe.

« Et cependant tu m'aimes ! s'écria-t-il, et il lui jeta passionnément les bras autour de la taille. Est-ce donc trop, à ton avis, de te donner tout entière à un même homme ? Est-ce pour cela que tu accordes ta compassion à l'un, et à l'autre ton amour ?

— Dis-moi seulement une chose, reprit Berthe avec effort : que deviendrait Edmond sans moi ?

— Eh bien ! s'écria-t-il, je ne te rendrai pas ton combat intérieur plus pénible encore. Fais ce que Dieu t'inspire. »

Plus silencieuse et plus affaissée qu'Edmond lui-même, Berthe, assise à côté de lui, regagna leurs foyers avec l'indifférence, en dépit des charmes du printemps. Son cœur se serra à la vue des murs de Vaux : ma prison ! pensa-t-elle.

Elle y trouva bien moins d'occupations que les années précédentes, parce que les améliorations, les embellissements, les agrandissements étaient ou réalisés, ou en bonne voie d'exécution. Le vide lui en parut plus grand que jamais. Le temps ne lui manquait plus pour ressentir combien le chagrin est amer, combien la souffrance est poignante. Dès l'hiver passé solitairement au château entre ses deux voyages à Vichy, elle se figurait avoir à peu près vidé la coupe des tortures ; mais comme cette coupe s'était remplie depuis! Quelle certitude de pouvoir faire le bonheur de Cyrille s'était emparée d'elle ! Quelle confiance en son caractère ! Comme elle partageait sa passion ! Tout ce qui n'était alors qu'en germe s'épanouissait aujourd'hui dans toute sa fleur et répandait un parfum enivrant, consumant, qui donnait à la pauvre femme la conception pleine et entière et l'ardente soif du bonheur.

Dans ses rêves tout éveillée et dans ses entretiens avec le portrait de Cyrille, qu'il avait fait faire pour elle à Paris, l'envie de lui appartenir était toujours la pensée dominante ; mais un seul regard sur Edmond, qu'il lui faudrait abandonner à des mains mercenaires, mais le souvenir du serment qu'elle avait fait sur le corps inanimé de la mère du marquis — et ses rêves s'évanouissaient, et elle sentait qu'elle penserait toujours à Edmond, que cette pensée serait un spectre qui la poursuivrait, la torturerait jusque dans les bras de Cyrille. « Avec un pareil vautour qui me déchirerait le cœur, je ne rendrais jamais Cyrille heureux, se disait-elle. Si Edmond était un homme comme tous les autres, capable de penser, d'agir par lui-même, de chercher un bonheur nouveau ; s'il n'était pas confié à mes mains comme un enfant qu'il faut conduire — ô Cyrille, Cyrille, il y a longtemps que j'aurais fait rompre notre union, à l'exemple de la pauvre Anna si impitoyablement blâmée; mais, dans ma position, ce serait fouler aux pieds la conscience. »

Plus approchait l'anniversaire de son départ de Paris, plus cruel devenait son martyre. « M'écria-t-il ? pense-t-il encore à moi ? m'aime-t-il toujours ? et aurai-je la force de dire non ? » se demandait-elle sans cesse.

Le jour même de l'anniversaire, elle reçut une lettre de lui. En la voyant, elle n'éprouva qu'une joie immense, sans mélange de doute, de tristesse ni d'inquiétude. La certitude de l'amour de Cyrille étouffa tout autre sentiment. La lettre ne contenait que ces mots :

« Ton cœur m'appartient-il, et veux-tu » être à moi, Berthe ? — Je t'aime comme » autrefois et comme il sied à celui qui » est à toi pour toujours. »

« Eh bien, dit Berthe en s'asseyant à son pupitre, je suis un monstre, et il me haïra. Dieu le console et me rende forte ! » Elle écrivit :

« Tu auras sans doute peine à me croi- » re ; mais je t'aime, Cyrille, et ne puis » pas devenir tienne. Renonce à moi ; » laisse-moi vivre ou mourir... c'est tout » un. »

Elle fut saisie d'un horrible effroi à la réception d'une réponse de Cyrille. A peine eut-elle la force de l'ouvrir ; elle était ainsi conçue :

« Tu ne peux pas mourir ; tu ne peux » pas penser à mourir ! Je ne pardonne- » rais jamais qu'une force surhumaine fît » place à la lâcheté, même momentané- » ment. Réfléchis donc encore un an, » Berthe. »

« Encore un an ! se dit-elle ; ô Cyrille ; cette fidélité est au-dessus de ce qu'on peut attendre d'un mortel ! »

Mais plus l'amour de Berthe s'élevait jusqu'à l'adoration, plus sa position la rendait malheureuse. D'année en année elle souffrait davantage, comme d'un mal chronique. Pleine d'une exubérance de vie qui déborde, la première jeunesse agit sous l'empire du délicieux enivrement qui sied si bien à cet âge : personne ne sent alors la pesanteur du fardeau que ses épaules ont à porter sur le chemin de la vie. On se met en route de grand matin pour gravir une montagne ; Dieu, quel plaisir, quelle véritable fête que cette excursion ! Comme l'air est frais, les pieds agiles et le sac léger ! Mais, hélas ! plus on gravit et plus le soleil monte à l'horizon, plus pénible devient la marche, et cent fois on se dit, brisé, épuisé : Oh ! pourquoi ai-je entrepris ce voyage ! Il faut pourtant le continuer, car on ne trouve ni auberge, ni ombre, ni lieu de repos. Cependant, pris de vertige par excès de fatigue, on s'assied par-ci, par-là sur une pierre, sous les rayons brûlants du soleil, et Dieu sait dans quel état on arrive enfin le soir au sommet, ne demandant plus qu'à dormir longtemps d'un sommeil profond. Il est vrai que le lendemain on se réjouit de son labeur de la veille. C'est l'image fidèle de notre existence.

Berthe était au brûlant midi de sa journée ; son cœur fort, son esprit délicat, son âme énergique — toutes ses facultés, qui ne se montraient que troubles et confuses il y a huit ans, s'étaient éclaircies comme le vin après sa fermentation, as-